

Un défi du monde moderne : l'éducation et l'instruction

Autor(en): **Chavanne, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales**

Band (Jahr): **26 (1968)**

Heft [1]: **Le défi du monde moderne : changement et mobilité**

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-136331>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un défi du monde moderne : l'éducation et l'instruction

André Chavanne

Conseiller national,
Conseiller d'Etat chargé du département genevois
de l'instruction publique

Je parle en responsable politique, c'est-à-dire en termes d'action limitée dans le temps, tenant compte de la situation sociologique, historique et technique actuelle.

Peu de milieux, autant que l'école, posent d'une manière aussi évidente le dilemme: stabilité ou évolution ?

Beaucoup de facteurs de la vie étudiante sont stabilisants, particulièrement les parents, les enseignants et le système.

Les parents contents d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire « bien », tiennent à ce que leurs enfants reçoivent la même éducation qu'eux. Songez par exemple à leur réaction vis-à-vis des mathématiques modernes; ils prétendent que de leur temps c'était plus simple — ce dont ils n'ont aucune preuve. Ils ont souffert sur les coniques ou sur les centres de gravité, leurs enfants souffrent sur les ensembles ou les propositions logiques. De toute façon, les parents demeurent persuadés que ce qu'ils ont fait était mieux, plus simple et mieux adapté à l'intelligence de l'enfant.

L'enseignant est aussi stable, entre autres pour des motifs nobles; comme au médecin, l'expérimentation lui est interdite parce qu'il s'adresse à des intelligences, à des caractères, à des âmes d'enfants. Et le métier qui fait entrer un homme de 20 ans dans une cour de récréations, pour l'en faire sortir quarante-cinq ans plus tard, est aussi un métier qui, si l'on n'y prête une attention extrême, stérilise.

Enfin, le système est aussi élément de stabilité, surtout lorsqu'il s'agit d'une école publique qui groupe la très grande majorité. Revenons à l'exemple des mathématiques modernes. Dans un établissement privé, il suffit que les deux ou trois maîtresses de calcul, qui se connaissent bien et sont souvent liées d'amitié, décident de l'application de l'enseignement par réglettes et, avec l'appui direct de la direction, le tour est joué en deux ou trois ans. Or, dans une école officielle, même d'un petit canton comme Genève, il faut intéresser 200 à 300 institutrices d'âge, de formation, de goûts très divers, à cette nouveauté. Et il faut le faire en bloc, car on peut difficilement admettre qu'un élève ne bénéficie pas pendant plusieurs années de suite d'une même méthode.

Et cependant, il est évident qu'à travers le monde, l'école évolue. Même les parents les plus « conservateurs » se rendent compte que la vie de leur enfant différera complètement de la leur. Ils perçoivent, plus ou moins nettement, que la vie professionnelle, les loisirs prolongés, la civilisation de consommation, à la fois confortable et terrifiante, de leurs petits-enfants ne pourront se comparer aux leurs.

En l'an 2000, la vie professionnelle sera complètement modifiée. Tous les métiers tendront vers un enrichissement et une complexité croissants. Le manœuvre qui vendait sa force

physique ou qui aidait dans un bureau disparaîtra. Nous devons donc enseigner des métiers à des élèves auxquels les résultats scolaires, autrefois, auraient définitivement valu un emploi de manœuvre; encore ces métiers sont-ils aujourd'hui, de surcroît, infiniment plus variés que jadis.

Et nous nous posons un grave problème: les qualités traditionnellement développées à l'école sont-elles vraiment les plus importantes? J'entendais citer récemment les conclusions d'enquêtes menées aussi bien aux USA qu'en URSS et qui, dans la douzaine de qualités qui font la réussite d'un homme, n'accordaient une place privilégiée ni à la mémoire, ni aux connaissances verbales, mais bien à l'imagination, au sens du concret, à l'attention éveillée sur des choses et des êtres en mouvement, — toutes notions peu en évidence à l'école.

Je reviens à nos apprentis, scolairement peu doués — ils présentent généralement de gros retards scolaires. Il nous faut, non seulement leur inculquer un métier, mais encore les laisser sur une certaine faim qui les engagerait, tout au long de leur carrière, à se perfectionner, à s'adapter à des matériaux de construction ou à des processus de fabrication en perpétuel changement.

Ce qu'il y a peut-être de plus grave dans les retards scolaires, c'est que les adolescents arrivent dans les écoles d'apprentissage ou chez leur patron dégoûtés du livre et de l'effort intellectuel, blessés d'avoir été mis dans une situation d'infériorité totale, alors qu'ils sentent pourtant, plus ou moins confusément, que sur bien des points importants de l'existence, ils ne sont aucunement inférieurs aux « forts en thème ». Et comme ils ont raison! Les notes de l'école primaire sont beaucoup plus influencées par un déterminisme sociologique que par les qualités propres d'un enfant. C'est ainsi que tant que la langue maternelle restera un des éléments essentiels de la formation des premières années (cela durera heureusement encore longtemps), les enfants provenant de milieux peu cultivés seront très fortement défavorisés. Et que dire de la toute puissance de l'orthographe, quand on songe aux enfants de ménages ouvriers dont les parents ne lisent pas!

Autre difficulté de l'école actuelle, et qui impliquera des changements profonds: l'extrême hétérogénéité des convictions des parents sur des sujets qui, autrefois, réalisaient l'unanimité. Je pense qu'au temps de Calvin à Genève, et du Père Girard à Fribourg, l'idée ne se posait même pas d'une initiation à la vie sexuelle à l'école; combien pourtant elle eût été facile à dispenser, tout le monde partageant à ce sujet le même rigorisme! Or, c'est maintenant qu'on nous demande d'aider les élèves dans ce domaine, à une époque où, pratiquement, toutes les opinions sont défendues par des gens également respectables. Que l'on songe par exemple à la divergence des positions des deux grandes Eglises chrétiennes romandes face au divorce, aux pilules anticonceptionnelles ou à l'avortement. Notre école doit répondre, puisqu'on lui pose des questions précises. Mais elle doit éviter tout traumatisme à des êtres qui étaient âgés de 4 ans lorsqu'ils lui furent confiés par les parents, donc à un moment où une bonne partie de leur éducation était déjà faite, et d'une manière irréversible.

Alors que l'école primaire du XIX^e siècle a été consentie par les classes dirigeantes surtout pour leur procurer une main-d'œuvre sachant lire, écrire et un peu calculer — c'est-à-dire utilisable lors de la première révolution industrielle — cette école ne s'était jamais officiellement intéressée au choix individuel d'une profession; elle n'avait rien organisé à cet effet. L'entrée dans l'enseignement secondaire inférieur se décidait, dans les familles de condition modeste, lors d'une conversation avec une voisine ou avec un collègue de travail. Une fois engagé dans un système scolaire, il était très difficile de changer, à moins de leçons particulières, d'études dans des écoles privées à faibles effectifs, de séjours à l'étranger pour l'étude de la langue, — toutes solutions beaucoup trop onéreuses pour des petits salariés. Et la

nature même des études rebutait les parents. Il fallait à un ouvrier une intelligence peu commune pour admettre qu'une formation centrée sur le latin soit mieux adaptée aux capacités de son enfant qu'une formation basée sur les sciences et les techniques. Inversement, les fameuses discussions d'experts au sujet de la possibilité d'accéder aux études médicales avec une maturité scientifique ont prouvé la puissance du préjugé qui refuse aux sciences toute valeur sur le plan de la culture générale.

Et l'université ? Elle, aussi, doit évoluer très rapidement ; à tous, enseignants et enseignés, elle apparaît comme ne répondant plus aux besoins réels.

L'équilibre entre la recherche et l'enseignement doit être maintenu. Certes, tout enseignant doit pouvoir faire de la recherche, mais il ne faudrait pas que l'entretien et le développement de centres de recherches très coûteux en matériel, en personnel, en locaux, fassent oublier la tâche essentielle d'enseigner les étudiants, c'est-à-dire, par une voie soigneusement étudiée, de les faire passer des cours étroitement surveillés et contrôlés du gymnase, à la possibilité d'un travail personnel, quelques années après.

Puis, l'université n'étant pas une fin en soi, doit rester en contact avec la cité, — et pas seulement une école de chimie ou une faculté de médecine avec les spécialistes de même profession.

Nos universités ne sont plus des centres de culture rayonnants. Tant les cours généraux que les conférences données par des personnalités éminentes n'y attirent que peu d'étudiants et un public très clairsemé.

La culture générale, cette notion si difficile à cerner, doit s'imposer à travers les connaissances particulières. Que dire, pour ne prendre qu'un exemple, de la formation de nos maîtres secondaires en mathématique ou en physique ? En fait, on se borne à leur dicter des recettes pour résoudre des problèmes plus ou moins compliqués. On ne leur donne pas de cours qui leur ouvrirait un champ de réflexion sur l'évolution de la notion de vérité dans leurs sciences respectives, sur l'évolution des méthodes propres à approcher cette vérité. Cette réflexion ne constituerait-elle pas une introduction aux grands problèmes philosophiques tout aussi efficace que des cours sur Platon ou sur Aristote ? Et inversement, comment peut-on considérer leur formation comme terminée tant qu'ils ne se sont pas livrés, par exemple, à l'étude approfondie d'un grand texte classique ?

Mais l'université ne doit pas changer que qualitativement. Elle doit s'attendre — et particulièrement les universités suisses — à une augmentation considérable de ses effectifs. En Europe occidentale, nous sommes le pays qui compte le plus faible pourcentage d'étudiants par rapport au nombre de jeunes entre 20 et 24 ans. Comme partout, le recrutement est insuffisant dans les classes ouvrières et paysannes. Mais surtout (spécialité helvétique, si j'ose dire) : très faible recrutement chez les jeunes filles ; nous sommes *le seul pays au monde* où il n'y ait qu'une étudiante pour quatre étudiants. La terrible pénurie entraînée par cet état de fait dans les professions libérales est actuellement voilée par notre recours à des étrangers. Viennent à disparaître les facilités fiscales inouïes qui font, dit-on, de notre pays un paradis pour les capitaux étrangers, nous nous retrouverions dans une situation catastrophique. La récente enquête du *Vorort* démontre que plus d'un chercheur sur trois, engagé dans notre industrie dans des tâches de recherches ou de développement, a reçu sa formation universitaire en dehors de Suisse. Que deviendraient notre industrie, nos ouvriers si les cadres venaient à nous quitter ?

Certes, un effort très grand doit être entrepris d'abord dans l'enseignement secondaire, où d'ailleurs le nombre des maturités a doublé ces dix dernières années ; mais c'est à l'université que cet accroissement d'effectif nous posera les problèmes les plus difficiles.

Il est clair aussi que l'enfant d'aujourd'hui connaîtra, adulte, une abondance de loisirs que nos parents auraient trouvée absolument incompréhensible (de combien de vacances disposaient-ils, eux ?). Nous nous acheminons vers la semaine de 30, voire de 20 heures de travail. Nous devons donner à ceux qui vivront cette civilisation les possibilités d'affirmer leur personnalité. Je pense que l'homme cultivé de demain ne se manifestera plus comme un érudit de cabinet ou de concours public à la télévision, mais comme une personnalité face à un monde extérieur puissant. Cela impliquera, certes, un certain goût des choses intellectuelles, mais encore davantage, probablement, une formation esthétique capable de faire apprécier la beauté, aussi bien dans la nature que dans les œuvres d'art, ainsi qu'une formation qui le mettra en mesure d'apprécier son monde hermétique et dur d'une façon réaliste, mais généreuse.

Un dernier point enfin. L'évolution de l'école sera précipitée par la puissance de certains moyens audio-visuels. Les enseignants ne peuvent se contenter de se lamenter — souvent à juste titre — sur la médiocrité des illustrés, de la radio et de la télévision; ils ne doivent surtout pas se laisser aller à un sentiment de jalousie envers un concurrent plus richement doté qu'eux, qui dispenserait les connaissances par bribes. Ils doivent accepter le fait de l'école « parallèle » et, pour eux-mêmes, s'efforcer d'utiliser judicieusement certains moyens modernes. Il y a quelque temps, j'ai assisté avec stupeur, devant la télévision, à la correction d'un problème de physique du baccalauréat français sans aucune des démonstrations très simples et très parlantes qui auraient dû l'accompagner. De même, en littérature, un malheureux professeur, visiblement peu doué, annonçait une scène du Cid et un poème de Baudelaire; il n'avait même pas eu l'idée de recourir à des disques enregistrés par des comédiens ! L'utilisation bien comprise de ces moyens puissants d'instruction exige des recherches sérieuses. Or, on le sait, la recherche pédagogique, en Suisse particulièrement, est traitée en parente pauvre: toute industrie qui réserverait une part aussi chiche à la recherche serait promise à une extinction rapide. Serait-ce trop demander que l'on réserve des sommes importantes à l'étude de l'évolution de l'esprit humain et, par voie de conséquence, à l'étude de l'adaptation de l'enseignement aux possibilités de l'enfant et aux besoins du futur adulte ?

Pour vous épargner tous soucis et vous faciliter en toutes occasions,

LA BANQUE CANTONALE VAUDOISE

vous offre les services de son siège central à Lausanne et de ses 40 succursales et agences dans le canton.

Confiez-lui sans hésiter vos opérations de banque et de change et consultez-la si vous avez besoin de renseignements ou de conseils.

